

BULLETIN CRITIQUE

LES PAYSANS DU VAR

Yves RINAUDO. - *Les Vendanges de la République, une modernité provinciale : Les paysans du Var à la fin du XIX^e siècle.* - Presses universitaires de Lyon, 1982, 321 p., dont plusieurs tableaux et gravures et 26 cartes.

Sous ce titre qui se pare d'une heureuse alliance de mots, l'auteur présente une version abrégée de l'importante thèse pour le doctorat d'État soutenue devant l'Université de Provence le 19 juin 1978. Nous avons rendu compte de cette soutenance en son temps¹. Réduire des trois quarts le « pavé » d'une thèse de lettres sans trop sacrifier de son contenu ni défigurer sa forme n'est point chose aisée, et il faut savoir gré à M. Rinaudo de nous donner, sous un volume maniable, l'essentiel de son travail.

Le propos de l'auteur est double : d'une part, décrire et expliquer les conditions de prospérité et de survie d'une économie agricole dominée par la viticulture et que frappent durement deux crises successives, le phylloxéra et la mévente ; d'autre part, faire l'histoire politique de ce Var paysan essentiellement marqué par la primauté d'une gauche républicaine qui reste elle-même, en allant au radicalisme, puis au socialisme.

En une brève introduction, M. Rinaudo esquisse la présentation du milieu naturel, très varié sous l'unité réelle que lui donne un climat méditerranéen lui-même nuancé. Le cloisonnement du relief impose – explique en tout cas – l'habitat groupé qui libère au maximum les terres cultivables. A la fin du Second Empire, l'agriculture domine toujours largement l'économie varoise, – malgré une grande industrie cantonnée autour de la rade de Toulon et de multiples petites industries localement prospères, – et la viticulture y a déjà conquis une prépondérance durable due à son extension, à la valeur de ses produits et au travail qu'elle procure. La viticulture, comme les autres cultures spéculatives (maraîchères, florales..) est un facteur de modernité, à quoi participe le chemin de fer, qui arrive à Toulon en 1859, puis rejoint rapidement Nice et l'Italie. Pourtant, les archaïsmes demeurent, dont le moindre n'est pas le système des « ouillères » associant la vigne (et l'olivier) à d'autres cultures, principalement céréalières, – en fait, refus de sacrifier trop rapidement les récoltes de

1. *Provence historique*, octobre-décembre 1979, pp. 427-430.

subsistance aux productions spéculatives. Il faut encore mentionner la place de la forêt (dispensatrice, entre autres, de matières premières et de combustible aux industries locales), de l'élevage (principalement ovin), de la sériciculture, qui connaît une belle reprise à la fin du XIX^e siècle.

Pourtant, comme le montre M. Rinaudo en tête de la première partie de son livre (« Les conditions de la production »), produire devient difficile à la fin du XIX^e siècle (p. 10). Dès la fin du Second Empire, le blé et l'olivier sont menacés par la concurrence ; dans les années 80, c'est encore la concurrence, étrangère ou « coloniale », qui frappe les produits du sol, le vin surtout. Mais les deux fléaux majeurs, ce sont, de 1871 à 1876, le phylloxéra, qui anéantit le vignoble, puis, sa reconstitution accomplie, la surproduction et la mévente, de 1900 à 1907. Contre le phylloxéra, les viticulteurs se groupent en syndicats pour essayer deux traitements, — décevants à l'usage, — la submersion et le sulfure de carbone. La solution radicale des cépages américains est enfin adoptée, et subventionnée par le Conseil général, qui crée une pépinière départementale et fournit gratuitement des plants (1880-1882). Rapidement reconstitué sous la contrainte de la nécessité, car la vigne seule rapporte, le vignoble varois représente, à l'orée du XX^e siècle, les deux tiers de sa superficie maximale d'avant le phylloxéra, avec des rendements accrus.

Contre la crise des années 1900, les vigneron varois recourent aux manifestations de masse, en 1905 et 1907 ; on en retiendra le caractère spontané, la petite part qu'y prennent les notables et le faible nombre de démissions d'élus : ce n'est guère, alors, une pratique républicaine. Autre particularité de ces manifestations, elles mobilisent tous les courants politiques, des « réactionnaires » aux socialistes. Mais le mouvement procède aussi de la tradition révolutionnaire varoise ; en 1907, il est avant tout le fait du soulèvement des obscurs.

D'autres réponses à la crise sont plus efficaces sans doute : les syndicats agricoles, les assurances, le crédit (la caisse de Crédit agricole de Draguignan voit le jour le 17 mars 1900), enfin et surtout les Coopératives (la première se forme à Camps en 1906), aux noms parfois éloquents, comme « l'Emancipatrice » de Besse. Si les premiers syndicats sont « blancs », les premières coopératives se veulent carrément « rouges » ; celle de Besse est fondée à l'initiative du vieux leader républicain Noël Blache, dont les débuts remontent au Second Empire, opportuniste au temps de Ferry, maintenant socialiste... On compte 34 coopératives en 1914, dont 20 dans le seul arrondissement de Brignoles, à la fois le plus « rural », le plus engagé dans l'insurrection de 1851 et les manifestations de 1905-1907, et le plus longtemps fidèle aux nostalgies royalistes... Les coopératives groupent les petits exploitants, pour qui elles sont des « écoles de solidarité, de socialisme pratique » (p. 61). Le mouvement coopératif, du reste, répond si bien aux besoins de la viticulture varoise que la première guerre mondiale ne brise pas son élan, et que sa progression persiste après le conflit.

Parmi les changements d'ordre économique et social, objets de la deuxième partie de l'ouvrage (« Conjoncture économique et structures sociales »), vient d'abord le niveau des prix — et des revenus, qui baisse lentement de 1880 (environ) au tout début du XX^e siècle, pour se relever à la veille de la guerre. Autre fait majeur : le déclin démographique, dont la cause principale est l'effondrement de la natalité. La propriété foncière, d'autre part, tend à se banaliser (prolongement d'une tendance antérieure) et la propriété foraine à augmenter : ainsi nombre de terres, à Rians, sont

tenues par des Aixois ; des habitants de La Garde-Freinet sont propriétaires à Grimaud ; en 1882 se constitue le domaine viticole de La Croix-Valmer, aux mains de capitaux extérieurs (lyonnais). Ces progrès de la propriété foraine traduisent ceux de l'exode rural.

Le faire-valoir direct domine largement, comme la petite exploitation, mais la grande propriété est localement bien implantée dans le Haut-Var, comme à Rians, Aups, Lorgues... et dans la zone littorale — Hyères, Roquebrune... Notons aussi la multiplicité des statuts mixtes. En 1909, la moitié des propriétaires cultivent exclusivement leurs terres. Les fermiers sont de moyens exploitants ; les métayers font valoir des exploitations plus exiguës ; les uns et les autres peuvent être, en même temps, petits propriétaires. Parmi les salariés agricoles, beaucoup sont aussi exploitants, propriétaires ou locataires de petits biens. Les salariés, du reste, deviennent moins nombreux, soit qu'ils accèdent à la propriété, soit, pour les plus pauvres, qu'ils abandonnent la terre. Ils restent relativement plus nombreux sur le littoral : des conflits sociaux y éclatent et le socialisme agricole y débute. L'immigration italienne, importante dès le Second Empire, se poursuit ; les nouveaux venus prennent la place des ouvriers agricoles varois.

*
**

« L'attrait pour la politique est une constante souvent relevée du tempérament méditerranéen » (p. 150), et le Var paysan ne fait point bande à part. Par un apparent paradoxe, cet engouement va de pair avec un fort abstentionnisme électoral. M. Rinaldo note aussi que le citoyen varois est jaloux de son autonomie locale : la commune est ici le cadre privilégié de l'action politique et la décentralisation une aspiration instinctive. C'est dire que la tutelle préfectorale est mal ressentie.

En attendant les organisations régulières que la S.F.I.O. ne mettra en place que tardivement, l'action politique se développe dans les comités et les congrès électoraux. Plus efficaces, parce que permanents et partout présents, les cercles populaires, dont la seconde moitié du XIX^e siècle voit l'apogée, se veulent en majorité républicains. Leur nombre diminue, mais leurs effectifs augmentent. Nul doute qu'ils ont préparé les Varois à la discipline du parti, du syndicat.

Les élections législatives de février et de juillet 1871 se font pour ou contre la République, à l'avantage de l'extrême gauche radicale, aux dépens des monarchistes — légitimistes, essentiellement². Les cantonales d'octobre 1871, la législative partielle de janvier 1872 (qui fait entrer à l'Assemblée nationale Paul Cotte, insurgé de 51 et ex-préfet de la Défense nationale), les municipales de 1874, les législatives de 1876 et 77 (ces dernières après la crise du 16 Mai) confirment l'avantage des républicains, encore que la droite monarchiste garde des positions aux élections locales.

L'un des thèmes majeurs de l'affrontement entre la droite et la gauche, c'est la question scolaire, au centre des manifestations de l'anticléricalisme. Dans l'autre camp, les grands propriétaires légitimistes poussent leurs fermiers à envoyer leurs

2. Rectifions ici un point de détail : Clément (et non Claude) Laurier, député du Var de 1871 à 1876, n'est pas un « avocat toulonnais ». Originaire de l'Indre, brillant avocat parisien, ami de Gambetta, il avait été parachuté dans le Var en 1869, comme candidat radical contre Emile Ollivier.

enfants à l'école religieuse. Mais la fermetures d'écoles congréganistes, la laïcisation, qui commence par les écoles de garçons, ne provoquent que des manifestations limitées. Du reste, l'ecclésiastique « de combat » est ici une espèce rare. L'évêque Terris, légitimiste comme ses prédécesseurs, se montre conciliant, et plus encore (trop, aux yeux de certains) son successeur Oury ; et Mgr Arnaud passera pour « bon républicain ». Peu de prêtres se disent républicains, mais peu militent ardemment contre la République ; et si l'anticléricalisme est inséparable du label républicain, le Vatois est modérément hostile à l'Église, pourvu qu'elle reste dans sa mission propre.

Les élections législatives de 1881 voient pour la première fois des compétitions entre républicains, preuve que la République est assurée. Le socialisme pointe à l'extrême gauche : en 1876, Cuers vote en majorité pour Blanqui, sous l'influence d'un blanquiste de l'endroit, Benjamin Flotte ; en 1881, le communal Casimir Bouis se présente comme socialiste à Toulon II. En 1885, le Var n'échappe pas au retour offensif de la droite. Un militant de valeur, l'avocat catholique et légitimiste Guérin-Duval, de Draguignan, dirige le mouvement. Les monarchistes l'emportent dans l'arrondissement de Brignoles, mais les républicains, divisés au premier tour, font bloc au second sur la liste radicale conduite par Clemenceau, dont la figure prestigieuse devient dès lors inséparable de l'histoire varoise³. Le boulangisme, qui a du mal à s'implanter dans le Var, y prend une couleur républicaine et radicale : son organe est une petite feuille de Brignoles, la *Région radicale*. En 1889, les radicaux varois doivent, situation nouvelle, se garder à droite et à gauche. Ces élections paraissent marquer un reflux définitif de la droite, si tant est que rien soit définitif en histoire... Les monarchistes, quelques-uns du moins, se lassent d'un combat sans issue et s'accrochent d'une République qui n'effraie plus.

Le grand événement des législatives de 1893 est bien entendu le retentissant échec de Clemenceau dans la circonscription de Draguignan. Le grand leader a dû soutenir une rude campagne : on a utilisé contre lui l'affaire de Panama ; un socialiste local (Vincent, maire du bourg semi-ouvrier de Flayosc) lui a pris des voix. Clemenceau tombe de justesse au second tour, en dépit du soutien des votes paysans. Evincé de la Chambre, il retrouvera un siège au Sénat, où il représentera le Var de 1902 à 1920.

Le Var se trouve alors à un tournant. En 1893, la crise phylloxérique est résolue, la République ferme sur ses bases. Pour une dizaine d'années, les campagnes ont retrouvé la prospérité. Politiquement, « le Var reste fidèle à lui-même, il est toujours le plus rouge possible » (p. 189). C'est alors que se manifeste un « socialisme marxiste » certes minoritaire, mais non marginal. L'idée socialiste, on l'a vu, n'est pas ignorée dans le Var, qui a envoyé des délégués au Congrès de Marseille en 1879. A Cuers, une liste « collectiviste révolutionnaire » a remporté les élections municipales de 1881. Ça et là, des groupes socialistes se forment, fugaces dans les années 80, plus stables dans les années 90, mouvement avant tout urbain, mais qui touche aussi des bourgs comme Cotignac, Le Luc, Barjols... Deux fédérations les unissent, rivales mais non hostiles. En 1913, la S.F.I.O. compte 15 000 adhérents dans le Var ; le socialisme est largement répandu dans les campagnes.

S'interrogeant sur le visage de ce socialisme varois, M. Rinaudo le voit « ajusté

3. Sur Clemenceau et le Var, voir aussi Y. RINAUDO, « Clemenceau vu d'en bas : l'air et la chanson », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1985, pp. 324-341.

au monde paysan » et, on s'en doute, « respectueux de la petite propriété » ; le syndicat et la coopérative sont ses composants essentiels. Le paysan socialiste varois n'est certes pas un « partageux ». La doctrine ? Elle paraît courte. Ferrero, qui pourtant représente Toulon, n'est guère au fait du marxisme ; mieux informés, Claude (Toulon) et Fourment (Draguignan) sont tous deux professeurs de l'enseignement secondaire. Pour le paysan, — et c'est aussi le sentiment de l'intellectuel Noël Blache, — le socialisme est l'épanouissement naturel de la République.

Au tournant du siècle, l'implantation socialiste se confirme. En 1898, Allard à Draguignan et Ferrero à Toulon sont élus députés ; le parti est présent dans tous les arrondissements et des bastions clemencistes, comme Salernes, votent socialiste. En 1902, l'arrondissement de Brignoles se donne un député socialiste en la personne d'Octave Vigne, petit exploitant, apôtre du mouvement coopératif, au socialisme raisonnable.

Le socialisme paysan, c'est ici, on l'a vu, avant tout la coopérative vinicole. Ce peut être aussi la Bourse du Travail, qu'on ne s'étonne pas de voir à Toulon, La Seyne, Draguignan ou Saint-Raphaël ; mais on la trouve encore à Hyères, vaste commune agricole, et Saint-Zacharie, où les fabriques de carrelages laissent une large place à l'agriculture. La grève apparaît en milieu rural en 1898 chez les ouvrières des grainages des Arcs : en fait, c'est un conflit entre industriels et paysans fournisseurs de cocons par l'intermédiaire des salariées, filles de paysans. En 1907, les « jardiniers » d'Hyères obtiennent une augmentation et la journée de huit heures, avec l'appui des syndicats ouvriers. En 1911, la grève des ouvriers agricoles du Luc est décidée en présence du secrétaire de la Bourse du travail de Toulon. Le prolétariat des champs ajuste son comportement à celui des villes.

*
**

S'il fallait résumer en une formule l'histoire du Var paysan entre la fin du Second Empire et le début de la Guerre de 1914-1918, on dirait, pour user d'un vocabulaire traditionnel, que le « mouvement » l'emporte sur la « résistance ». La seule exception notable est l'échec de Clemenceau en 1893 ; mais la résistance elle-même est alors républicaine. Le mouvement, c'est à la fois la foi républicaine et la revendication sociale stimulée par les embarras économiques, au fil d'une conjoncture complexe et changeante : les paysans de l'arrondissement de Brignoles s'engagent dans le mouvement en décembre 1851, dans la résistance ensuite, car ils votent longtemps à droite ⁴, dans le mouvement enfin, se donnant un député socialiste (dont le nom même est un symbole) et en créant les premières coopératives vinicoles.

Le mouvement, c'est aussi l'instruction obligatoire, bien que les lois scolaires de 1881-82 ne fassent guère ici que parachever et donner un nouveau style à une action déjà entamée ; c'est encore l'amélioration du niveau de vie — longtemps qualifiée de « goût du luxe », la laïcisation des fêtes, les progrès du français aux dépens du provençal qui se maintient comme langue de travail, langue d'adultes ; et ce progrès se réalise, on peut le dire avec nostalgie aujourd'hui, contre ce qui fut une part de l'identité provençale. Le mouvement ne va pas sans un recul de l'influence de l'Eglise, qui tente d'enrayer la déchristianisation par l'engagement politique, l'action missionnaire, la maintenance des formes collectives de la religiosité populaire.

4. Mais le chef de file de la droite à Brignoles, l'avocat orléaniste Bagarry, fut opposant libéral sous l'Empire, et appuyé comme tel par la gauche, voire l'extrême gauche.

Le mouvement se traduit encore par le nombre croissant des agriculteurs aux postes de responsabilité : conseillers municipaux, maires et adjoints ; le Conseil général demeure aux mains des notables, mais Vigne le préside en 1905.

En bref, pour rester dans le politique, le Var se veut plus à gauche que la tendance nationale du moment : radical quand la France est simplement républicaine, radical-socialiste au temps de l'opportunisme, socialiste quand les radicaux sont au pouvoir, — en attendant, ajouterons-nous, que le communisme prenne le relais dans cette course à l'extrême gauche... La tentation existe, dès lors, de réduire le socialisme varois à un simple avatar du républicanisme avancé. M. Rinaudo ne le croit pas, qui voit dans le syndicat, la coopérative directement gérée par les producteurs, l'ouverture enfin au progrès multiforme, les éléments du socialisme paysan, qui passe forcément par la démocratie politique : le socialiste varois est d'abord un « bon républicain »⁵ ; mais il n'est pas que cela.

Il n'est guère d'histoire qui vaille sans sympathie entre l'historien et l'objet de sa recherche : on sent que M. Rinaudo a aimé les hommes qui ont fait l'histoire qu'il a écrite. Pussions-nous donner envie de le lire.

Emilien CONSTANT

5. C'est ainsi qu'est qualifié Octave Vigne dans une chanson composée, croyons-nous, pour les élections législatives de 1902 :

« Notre citoyen Vigne,
Ce bon républicain
Certainement il est digne
De tenir entre ses mains
Le drapeau démocrate
De l'arrondissement... »